

LETTRE de M***, Gouverneur pour le
Roi de la Ville d'Andely, à M. LECAT,
Secrétaire Perpétuel des Sciences & Bel-
les-Lettres de Rouen, &c.

L'ILLUSTRE Académie, dont vous avez
l'honneur d'être Membre, a proposé, pour
le sujet de son prix d'éloquence pour l'an-
née 1767, l'éloge du grand Corneille, né
dans votre Capitale. J'autois entrepris ce
travail avec un plaisir extrême, pour peu
que mon état & mes forces me l'eussent
permis ; mais, heureusement, je connois
le précepte d'Horace :

*Sumite materiam vestris, qui scribitis, aquam
Viribus, &c.*

Je suis, &c.

D. . .

P. S. Messieurs de Ville me conduisirent
voir la maison où jadis logeoit Corneille ;
je fis alors cet impromptu :



D v

82 MERCURE DE FRANCE.

I M P R O M P T U.

C'EST donc ici, Messieurs, la maison de
Corneille,

Du théâtre françois l'honneur & la merveille !
Ce grand homme brilloit avec le grand Condé.
Leurs deux noms sont gravés au temple de
mémoire.

L'équitable immortalité

Ensemble les a mis dans le char de la gloire.

*ÉPIGRAMME du même, à M***, qui
se formalisoit de ce que j'avois comparé
la gloire de CORNEILLE à celle du
Prince DE CONDÉ.*

CES noms sont parvenus à l'immortalité :
Quoi ! si près d'un héros, un Poète est cité ? . . .
Le parallèle, *Orgon*, ne blesse point l'oreille.
Les beaux arts sont amis, toute gloire est pareille ;
Mes Juges sont mon siècle, & la postérité.

*Aux plus sçavans Auteurs, comme aux plus grands
Guerriers,*

Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.

Boileau, poét. ch. iv.

*Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou, préfère un beau laurier.*

Piron, Métromanie.

*LETTRE du même à M. DE VOLTAIRE ,
à son château de Ferney près Genève ,
24 juin 1767.*

ME sera-t-il permis, Monsieur, de vous interrompre au milieu de vos fêtes & de vos triomphes? Une lettre du Gouverneur de la ville d'Andely va vous étourdir l'oreille & fatiguer les yeux, mais elle vous apprendra un trait qui vous sera cher, puisqu'il regarde *Pierre Corneille*. Vous sçavez qu'il a épousé, dans cette ville, la fille du Lieutenant-Général du Bailliage; mais vous ne sçauriez croire combien sa mémoire y est respectée. Les moindres habitans disent tous avec fierté: «voilà la maison du grand *Corneille!*», J'ai mandé à *M. Lecat*, Secrétaire de l'Académie de Rouen, de mettre & conserver dans les archives de son illustre Corps cette anecdote, qui fera un jour époque dans l'histoire des belles-lettres. Je ne balancerai point à faire connoître au public, sitôt l'honneur de votre réponse, le respect que j'ai moi-même pour ce grand homme; surtout destinant les productions de mon loisir au théâtre françois.

D v j

84 MERCURE DE FRANCE.

O toi ! *Corneille* de notre âge ,

Ami de l'humanité ,

Père de la vérité ;

Pour dire un philosophe , un sage ,

Voltaire désormais par moi sera cité.

Voltaire ou Grand seront synonymes d'usage ;

Admis , reçus , prouvés sans cesse parmi nous ;

En dépit des pédans , ainsi que des jaloux.

Je corrige maintenant le *Moraliseur* ,
comédie en cinq actes & en vers. Il y a
trois ans qu'elle est faite , & je ne sçais
encore quand je pourrai la lire aux Comé-
diens , car je n'en suis nullement content.
Peut-être suivrai je le précepte d'*Horace* :

*Novumque prematur in annum
Membranis intus positis.*

J'ai l'honneur d'être , &c.

Ch. DU C * * * , Gouverneur pour
le Roi , d'Andely.



RÉPONSE de M. DE VOLTAIRE , du
château de Ferney , près Genève , 24
juillet 1767.

L'HONNEUR que vous m'avez fait, Monsieur, de me choisir pour m'apprendre qu'il y a à Andeli une maison où a logé quelque temps le grand-oncle de Mlle *Corneille*, que j'ai le bonheur d'avoir chez moi, & qui est très-bien mariée, exigeoit de moi une réponse plus prompte. Je vous prie d'excuser un vieillard malade, qui a presque perdu la vue. Je n'en fais pas moins sensible à votre attention.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, *VOLTAIRE*, *Gentilhomme*
Ordinaire de la Chambre du Roi.



A M. POMME, Médecin.

LA justice en mon cœur dessinant ton portrait,
 Dans un humain charmant trace un docteur
 parfait.

Juste comme *Thémis*, mais plus sensible qu'elle,
 Sitôt que je te vis plaindre mon triste sort,
 Le sentiment, d'un trait plus vif que ceux d'*A-*
pelle,

Te peignit, dans ce cœur, d'un coloris plus fort.
 Oui, lorsqu'en toi l'ami partage ma souffrance,
 Je t'y grave au burin de la reconnoissance.

*Par Mde la Marquise DE***.*

*COMPLAINTÉ d'une Mouche expirante ;
 à une Dame qui la faisoit souffrir ; sur
 l'air : Que ne suis-je la fougère, &c.*

POUVEZ-VOUS à tant de charmes
 Joindre un cœur indifférent ?
 Si je me sers de mes armes,
 N'en faites-vous pas autant ?
 Si, pour un trait que je darde,
 Il me faut ainsi périr,
 Tout ceux que votre œil regarde
 Devroient donc vous en punir.

Après tout , de mes blessures
 On guérit dans le moment ;
 Mais des vôtres , bien plus sûres ,
 On pleure éternellement.
 Ah ! si des Dieux la sagesse ,
 Prenant un soin rigoureux ,
 Punissoit tout ce qui blesse ,
 Que deviendroient vos beaux yeux ?

J'ai pris le plaisir pour guide ,
 Comme l'amour qui vous suit ;
 J'imitai son vol rapide ,
 Et la beauté m'a séduir.
 Si dans mon humeur volage
 J'osai piquer votre sein ,
 Le lys , dont il est l'image ,
 Trompa mon œil incertain.

De mes maux , jeune *Glycère* ,
 Profitez à votre tour ;
 Autrefois je fus bergère ,
 Doit-on l'être sans amour ?
 Vive , mais un peu farouche ,
 Je ne voulois que charmer ,
 Et je fus changée en mouche
 Pour avoir plû sans aimer.

Par M. SABATIER.



*VERS, à M. BLIN DE SAINMORE, sur
le plaisir que m'a fait la lecture de ses
héroïdes.*

LORSQUE *Sapho*, *Biblis*, *Calas* & *Gabrielle*;
Dans tes beaux vers revivent parmi nous,
On croit entendre encor cette lyre immortelle
Dont *Racine* a tiré les accords les plus doux.
Tes tours nombreux, ton gracieux langage,
Ta sensibilité, tes sons vifs & touchans,
Me font, sans te connoître, adresser un hommage
Que toujours ma fierté sçut refuser aux grands.
Le tribut qu'on rend aux talens
Doit faire honneur aux yeux du sage;
Sans doute mon encens n'est pas d'un fort grand
prix :

Tu peux compter de plus brillans suffrages.
Voltaire t'a chanté. Ne crains point les outrages
Du temps, de la critique & de nos beaux esprits.
L'aimable sentiment qui brille en tes écrits,
L'amour de la vertu, peint dans tous tes ouvrages,
De tes lecteurs te font autant d'amis.

*Par M. le C. DE ** , ancien Cap. au Rég. de ***.*



LE mot de la première énigme du Mercure du mois d'Août est *le souper*. Celui de la seconde est *la cendre*. Celui du premier logogryphe est *l'horloge* ; dans lequel on trouve *héro*, *loge* & *rôle*.

EXPLICATION du second Logogryphe du mois d'août.

POUR trouver, Monsieur, la solution du logogryphe-arithmétique que vous avez placé dans le Mercure de ce mois, lequel vous a été envoyé par un anonyme, abonné au Mercure, qui regarde ce logogryphe comme un problème, j'ai été obligé de renoncer aux règles de l'arithmétique.

Il ne s'agit, Monsieur, que de s'arrêter au nombre de lettres, & non aux chiffres : 3, 8, & 2 font 13.

Pour écrire trois il faut 5 lettres.

Pour écrire huit il en faut 4.

Pour écrire deux il en faut 4.

Total 13 lettres.

Un & deux font six, parce qu'il faut deux lettres pour écrire *un*. . . . 2 lettres.

& parce qu'il faut quatre lettres pour écrire

deux. . . 4
6

90 MERCURE DE FRANCE.

Il est inutile que je cite d'autres exemples pour satisfaire mon confrère (car je suis aussi abonné au Mercure), ne s'agissant que du nombre des lettres dans les cinq questions que présente le logogryphe-arithmétique.

J'ai l'honneur d'être, &c.

W.

A Péronne, le 11 août 1767.

E N I G M E.

Air : Réveillez-vous, belle endormie, &c.

LECTEUR, je suis être femelle,
Tenant bien mon coin à la cour ;
De moi sort une œuvre nouvelle,
Très-communément chaque jour.

Sur d'autres j'ai donc l'avantage
De prouver mon utilité,
En donnant si souvent un gage
De la meilleure qualité.

De quel côté qu'on m'envisage,
De me vanter l'on n'a pas tort ;
Je suis bonne pour le ménage
Et par ma vie & par ma mort.

A U T R E.

SORS mea, christiadam fors est. Mihi, lector,
& illis,

*Vivere pœna, pati gloria, spesque mori.
Nec morior totus; sed funere victor ab ipso,
Post tumulum, vitâ prosperiore fruor.*

ROUX DU CLOS.

Traduction libre.

Du vrai chrétien je fais l'image.
Après bien des revers la gloire est mon partage.
Si je descends dans le tombeau,
J'y triomphe, & j'en sors plus beau.
J'entrevois, dans mon esclavage,
Des rayons de ma liberté;
Et la mort est un doux passage
À ma félicité.

Par le même.



 LOGOGRYPHE.

LECTEUR, sans m'échauffer la bile,
 A plus d'un je me rends utile.
 Raisonnons & parlons en bref :
 Si vous faites sauter mon chef,
 L'on voit une méchante bête
 Depuis les pieds jusqu'à la tête.
 Courage, ôtez, coupez mon nom,
 On trouvera, sans fiction,
 Un des ornemens de sculpture
 Qui règne dans l'architecture.
 Ne suivant personne des yeux,
 Mon vol s'élançe au haut des cieux,
 Erant sur ma tige montée,
 Du sexe entier je suis fêtée.
 Soit en hiver, soit en été,
 Je couvre mon humanité.
 Un mot de moins à ma structure
 Feroit tort à notre nature.
 Je recherche l'austérité
 Et déteste la volupté.
 Devinez donc mon existence ;
 Tu me tiens, du moins... je le pense.

D. D. L.

A Meaux, ce 8 août 1767.

A U T R E.

A Mde DES C. . . par M. D. C. D. S. L.

Q U E mon début vous plaise ou ne vous plaise pas,

Lecteurs, ainsi que vous, je ne suis que poussière ;
Mais comme vous, *Iris*, j'ai de charmans appas :
Vous enchaînez les cœurs sans en être plus fière,
Moi, je ravis les yeux, & , sourde aux compli-
mens,

Je m'embarrasse peu que l'on me trouve belle :
Vous sçavez qui je suis sans beaucoup de tour-
mens.

Dix membres font mon corps ; mettez-les péle-
mêle,

Et vous verrez un fleuve ; une arme dont l'amour
S'est sans doute servi pour attaquer vos charmes ;
Le temps que le Soleil met à faire son tour ;
Un Dieu qui sur la mer fait naître les alarmes ;
Une pièce aux échecs ; le roi des animaux ;
Un animal bien sot ; un autre bien obscène ;
Un oiseau que l'on met au rang des fins morceaux ;
Ce què fait un acteur quand il est sur la scène ;
Ce qui n'existe point ; deux grands coups au piquet ;
Une dame puissante ; une des grandes fêtes ;
Un oiseau très-commun par son bruyant caquet ;

94 MERCURE DE FRANCE.

Le théâtre brillant de deux braves athlètes ;
 Un saint Pape ; un bon fruit ; tout le fin du triètracé ;
 Le principe du drap ; celui de la dentelle ;
 Un outil nécessaire aux preneurs de tabac ;
 Un métal qui souvent radoucit la cruelle ;
 Ce qu'on n'épargne pas quand on veut parvenir ;
 L'ouvrage du crayon dans les mains du génie.
 C'en est assez , *Iris* , il est temps de finir :
 N'oublions pourtant pas le soutien de la vie.

*PARODIE des airs , en rondeau , de M.
 BALBASTRE , chantée au Jubilé de vingt-
 cinq ans du mariage de M. & de Mde
 B***.*

LA MARIÉE. PREMIER AIR.

Dieu d'Hymen, que ta chaîne doit plaire,
 Quand l'amour
 Suit & pare ta Cour !
 Digne époux , je te suis encor chère,
 Mon bonheur
 Est encor dans ton cœur ;
 Quoiqu'à Cythère,
 Après vingt ans,
 On ne compte guère
 D'époux amans.
 Dieu d'Hymen , que ta chaîne doit plaire , &c.

f.
 Dieu d'himen, que ta chaine doit plaire,
 Quand l'amour suit et pare la cour! Digne époux, je te suis encor chère, Mon bonheur est encor dans ton cœur. *Fin.*
 Quoiqu'à Ci-thère
 Après vingt ans, On ne compte guère D'époux amans.
 Quoiqu'à Ci-thère Après vingt ans, On ne compte guère D'époux amans. Dieu.
Majeur.
 L'amour enfant ne voit que par sa flâme,



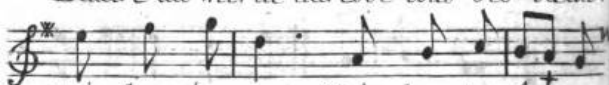
L'amour formé voit et sent toujours mieux.



C'est la beauté que l'un aime en sa femme,



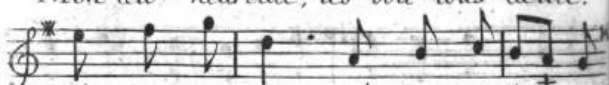
L'autre au mérite adresse tous ses vœux.




Mais dans tes yeux, Mais dans ton âme,



Mon œil heureux, les voit tous deux.



Mais dans tes yeux, Mais dans ton âme,



Mon œil heureux, les voit tous deux.

LE MARIÉ. SECOND AIR.

L'AMOUR enfant ne voit que par sa flamme;
L'amour formé voit & sent toujours mieux.
C'est la beauté que l'un aime en sa femme,
L'autre au mérite adresse tous ses vœux.

Mais dans tes yeux,
Mais dans ton âme,
Mon œil heureux
Les voit tous deux.

N. B. On reprend le premier air,

Paroles de M. D. L. P.



ARTICLE I I.
NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*SUITE de l'extrait des tomes V & VI du
Voyageur François, qui se vendent chez
VINCENT, Libraire, rue Saint Severin.*

LA fameuse tour de porcelaine de la ville de Nan-King est une des choses qui attirent le plus l'attention de ceux qui voyagent à la Chine ; l'Auteur en donne la description , & il ajoute : « c'est assurément l'édifice le mieux entendu, le plus solide & le plus magnifique de tout l'Orient. Il fait partie d'un temple fameux , bâti hors des murs de la ville , appelé le temple de la Reconnoissance. Un Empereur le fit construire, ainsi que la tour , pour un Seigneur Chinois, qui , après l'avoir bien servi dans ses armées , se retira du monde, comme Joyeuse , & se fit tondre en Bonze par dévotion ».

Une des grandes incommodités de la ville de Nan-King, est l'odeur des excréments humains qui s'emportent, pendant le

le jour , dans des tonneaux pour engraisser les terres , faute d'autres fumiers. « On y » fait un gros commerce de cette marchan- » dise ; & les jardiniers achètent plus cher » les immondices des personnes qui se » nourrissent de viande , que de celles qui » ne vivent que de poisson. On m'a même » très-fort assuré que , pour les distinguer , » il y a des gens qui ne font nulle diffi- » culté d'en goûter. Je n'ai point cherché » à être témoin de ces sortes d'essais ; mais » ce que j'ai vu dans les rues & le long » des routes , ce sont des lieux de com- » modités , proprement blanchis , avec des » sièges couverts , où l'on invite les passans » à se mettre à l'aise pour les besoins natu- » rels. Il s'y trouve de grands vases de » terre , que l'on place soigneusement par » dessous , afin de ne rien perdre de cette » précieuse dentée ».

En parlant des différentes religions éta- blies à la Chine , l'Auteur dit que rien n'a tant contribué à maintenir celle de *Con- fucius* dans l'Empire , que l'établissement d'un tribunal souverain , dont le pouvoir consiste spécialement à condamner & à sup- primer les superstitions ; « c'est ce qu'on » appelle ici le tribunal des Rites , dont » l'objet est le même , mais les moyens dif- » férens que dans celui de l'Inquisition

» d'Europe. Une chose très-remarquable,
 » & qui, dans nos principes, pourroit
 » donner lieu à une autre comparaison
 » plus singulière, c'est que parmi les mem-
 » bres qui composent à la Chine ce tribu-
 » nal des Rites, il y en a quelquefois qui,
 » dans le particulier, exercent des pratiques
 » superstitieuses; mais lorsqu'ils sont assen-
 » blés en corps pour leurs délibérations
 » communes, ils n'ont plus qu'une voix
 » pour les condamner ».

Voici ce qui doit sur-tout nous pa-
 roître fort singulier, ce qu'on pourroit
 même regarder comme une invention de
 notre Voyageur, si le Père *Duhalde*, que
 nous avons consulté, ne garantissoit le
 même fait; si la même chose n'étoit rap-
 portée dans l'*histoire générale des voyages*,
 que nous avons sous les yeux. « Depuis
 » près de trois siècles on a vu éclore à la
 » Chine une secte de sçavans, qui, sous
 » prétexte d'expliquer les livres sacrés, y
 » introduisirent une doctrine pernicieuse.
 » Ils composèrent, sous le titre de philo-
 » sophie naturelle, une espèce d'encyclo-
 » pédie ecclésiastique en vingt volumes,
 » dont tous les principes tendent à l'irreli-
 » gion. Deux hommes célèbres par leur
 » esprit; *Chusse & Ching-Tse*, furent les
 » chefs de cette entreprise. Quarante-deux



» sçavans s'associèrent au même projet, &
 » donnèrent aux anciens livres un sens
 » impie qui détruit toute sorte de culte.
 » Ces sectaires, appelés *Jukiau*, passent
 » à la Chine pour de vrais matérialistes,
 » ou des espèces d'athées subtils,
 » qui donnent le nom de Dieu ou de *Li*
 » à une certaine vertu unie à la matière ;
 » vertu aveugle selon les uns, intelligente
 » selon les autres. Cette secte compte au-
 » jourd'hui un assez grand nombre de par-
 » tisans ; mais leur morale n'en a point
 » été altérée. Ils pensent que la vertu est
 » si nécessaire aux hommes, si aimable par
 » elle-même, qu'on n'a pas besoin de la
 » connoissance d'un Dieu pour la suivre ».

Les premiers Jésuites qui pénétrèrent à
 la Chine, vers le milieu du seizième siècle,
 n'y trouvèrent aucune trace de christianisme ;
 « ce pourroit être une raison
 » de croire que cette nation n'avoit jamais
 » été éclairée des lumières de l'évangile.
 » On cite pourtant des monumens dont
 » on tire des conséquences toutes contrai-
 » res ; mais c'est aux Missionnaires à dis-
 » cuter ces faits, qui paroissent d'ailleurs
 » assez indifférens. Ce qu'on peut dire de
 » plus certain, c'est que l'Apôtre *Xavier*
 » a été un peu plus heureux, pour ce qui
 » regarde le voyage de la Chine, que